

Ennio Floris

Qui est ma mère ?

(Marc 3: 20-21; 31-35)

Le texte

- 20 *Il vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'ils ne pouvaient pas même manger de pain.*
- 21 *Et les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui (kratesai), car ils disaient : « il a perdu le sens » (exeste).*
- 31 *Sa mère et ses frères arrivent et se tenant dehors, ils le firent appeler.*
- 32 *Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : « Voilà que ta mère et tes frères sont là dehors qui te cherchent. »*
- 33 *« Qui est ma mère ? Et mes frères ? »*
- 34 *Et promenant ses regards sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit :*
- 35 *« Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère, et une sœur et une mère. »*

Prologue

Cet épisode se produisit à Capharnaüm, où Jésus habitait au début de sa mission prophétique. Brièvement,

je dirai que Jésus avait quitté sa famille pour aller se faire baptiser par Jean, en s'étant probablement

accordé avec elle pour y retourner aussitôt le rite accompli. Mais il ne revint pas. Une expérience intérieure le bouleversa et le mena au désert, où il prit conscience d'être appelé par Dieu à une mission prophétique, en accomplissement de celle de Jean Baptiste. Dieu l'appelait à annoncer aux hommes le pardon des péchés, dans le cadre de l'événement universel de sa réconciliation avec eux. Il faisait alliance non plus avec une des générations de l'homme, celle d'Abraham qu'il avait bénie, mais avec toutes les générations. Par son pardon, il considérait les hommes comme ses propres enfants, puisque il en était le Père.

Jésus commença sa prédication à l'annonce de la mise en prison de Jean (Mc 1: 14). Il ne retourna donc pas à Nazareth dans sa maison, mais alla habiter à Capharnaüm d'où, après avoir appelé des disciples, il fit

une tournée dans toute la Galilée pour annoncer la réconciliation de Dieu avec les hommes. Il rencontrait des malades, des souffrants, des hommes dépourvus d'espérance, des pos-sédés.

Et sa famille, sa mère, ses frères ? Sa vie prophétique marquait une rupture, qui était pour eux doublement douloureuse, parce qu'il ne vivait plus avec eux mais aussi les privait ainsi de l'aide financière de son travail, qu'il avait abandonné. Convaincus qu'il était devenu « fou », les siens décidèrent de le rechercher pour le ramener à la maison. Et ils vinrent à Capharnaüm, à sa maison, suffisamment nombreux pour être capables de le ramener avec force et autorité : des parents et certains de ses frères, guidés par sa mère.

Nous chercherons à sonder ce court récit, qui ne pourra pas ne pas nous étonner.

La « folie » de Jésus

Peut-être le mot « fou » est-il trop fort, puisqu'il ne s'agit pas d'une aliénation mentale mais de l'éloignement de la vie qu'il avait toujours menée et qu'il aurait dû continuer à

vivre : il avait abandonné son travail et la vie en commun avec sa famille. Le terme grec « *exeste* » correspond à ce sens. On trouve cette affirmation aussi chez Jean, selon lequel

beaucoup de Juifs disaient de lui « *qu'il avait un démon et qu'il était pris par des manies de folie* » (Jn 10: 20). On emploie ici le verbe « *maino* », qui a aussi ce sens. Nous dirons donc « aliéné » au lieu de fou, ou de « fou » au sens d'aliéné de la vie ordinaire et propre à sa condition sociale.

Le fait que les siens viennent non seulement pour le persuader de retourner à la maison mais, au besoin, pour l'y ramener de force (*kratesai*) suffit à comprendre qu'ils le croyaient vraiment fou. Il y avait donc une rupture entre lui et sa famille.

Comme elle est suivie par une vie prophétique, cette rupture nous oblige à aller plus au fond dans la qualification de cette folie. Le désir de clarté me pousse à partir de sa toute première existence, telle que je suis parvenu à la comprendre par la critique référentielle des textes.

Nous savons par les évangiles que Jésus naît d'une jeune fille fécondée par l'esprit de Dieu, et donc vierge, en sorte qu'on a pu concevoir sa conception comme l'incarnation de Dieu dans la chair. Cette affirmation dogmatique est tout à fait en dehors de la voie de la rationalité. Si on se fonde sur ce que Joseph, son époux, pensait de sa fécondation, on peut affirmer que Marie, son épouse, avait été violée mais que, du fait du choc subi, elle ne put rapporter que de « *s'être trouvée enceinte* », sans savoir comment (Mt 1: 18). On reste ainsi dans le cadre de la rationalité,

quoique aux limites du pensable.

Inéluctablement, sa grossesse fut attribuée par les évangélistes à une intervention divine, car ils ne pouvaient pas la supposer diabolique. L'interprétation théologique et dogmatique est le fruit d'une foi opératoire, par la voie de la sublimation et du mythe.

Ce qui demeure historiquement pensable, c'est que Marie a été fécondée par un homme, et que l'enfant qu'elle a mis au monde, ayant pu échapper à la mort, n'était qu'un bâtard. J'ai cherché à poursuivre mes réflexions à ce sujet, mais ici il convient de s'arrêter pour rester dans les limites de notre recherche.

Cette condition de naissance peut nous aider à comprendre la vie que Jésus mena jusqu'à la veille de sa mission prophétique. Sa mère se remariant, Jésus ne pouvait vivre dans la nouvelle famille qu'en se légitimant par son travail, moyen de purification de sa condition d'existence. Il ne pouvait vivre normalement que comme esclave existentiel de son illégitimité de naissance. Toute sa vie fut conduite dans une fonction de purification qui lui ôtait toute autre possibilité.

Ce qui parvint à faire sortir Jésus de cette condition d'existence, c'est le baptême annoncé par Jean Baptiste. Ce baptême lui donnait l'espérance de pouvoir être purifié de la tache de sa naissance et de conduire sa vie dans la liberté reconnue à tous les fils d'Abraham. On avait posé effec-

tivement cette question au cours de l'histoire, mais on a dû conclure que le baptême de Jean n'avait pas cette possibilité. Pour nous, il suffit de constater que Jésus en a pris conscience : il quitta Jean, quand il constata que son baptême ne le purifiait pas de cette tache.

Au lieu de rentrer à la maison, Jésus alla dans le désert, sans doute pour obtenir une réponse de Dieu lui-même. C'est là qu'il la trouva à la lecture d'Osée : « *Vas, prends une*

femme prostituée et des enfants de prostitution, car le pays se prostitue, il abandonne l'Éternel » (Os 1: 2). Jésus constata qu'il était né de cette femme prostituée et que, par conséquent, il avait été appelé à accomplir la mission prophétique d'Osée. Quant à sa mère, elle l'avait accouché dans la prostitution, même si elle aussi en avait été victime. Leur prostitution était réelle comme acte physique, mais non morale puisqu'elle n'avait qu'un rôle prophétique.

La tentative d'enlèvement du prophète

Les siens avaient donc attendu son retour mais, en constatant qu'il ne revenait pas, ils décidèrent de le ramener à la maison, de gré ou de force. Ils surent qu'il était à Capharnaüm. Leur voyage peut donc être considéré comme une tentative d'enlèvement, qui mérite une réflexion approfondie. Je prendrai comme texte d'analyse la formulation du récit exposée ci-dessous : « *Il (Jésus) vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'il ne pouvait pas même manger de pain. Et les siens, l'ayant appris, partirent*

pour se saisir de lui car, disaient-ils, " Il a perdu le sens " » (Mc 3: 20-21).

Les membres de la famille de Jésus surent donc qu'il était à Capharnaüm et qu'il exerçait une mission de prophète. Ce fut alors qu'ils comprirent en quoi consistait la folie qui l'empêchait de retourner à la maison : il agissait en prophète. Par les mêmes informations, ils découvrirent qu'il présentait sa condition de bâtard comme signe de son prophétisme. C'est cette découverte qui leur confirmait qu'il était vraiment « hors de lui-même » et qu'on devait

absolument le retirer de cette situation pour sauver sa vie : les responsables du Judaïsme ne lui auraient pas permis d'être fou à ce point !

Mais que comprirent-ils exactement ? Qu'il croyait être un prophète, envoyé par Dieu pour accomplir le message qu'il avait donné à Osée. Dieu s'était uni avec le peuple juif dans le cadre d'un mariage. Or sa femme – le peuple juif – s'était prostituée, s'unissant avec d'autres hommes. Ainsi, tous les fils du peuple juif étaient des bâtards. Dieu renvoya sa femme prostituée pour appeler ses enfants à quitter leur mère et à vivre désormais avec lui. Les Juifs sont donc des bâtards, et doivent vivre comme tels, unis avec leur père, sans mère. Comme tout prophète, Jésus annonçait ce message en se présentant comme bâtard, comme image concrète prophétique

de son message. On devait donc le ramener pour le sauver !

À Capharnaüm, les membres de la famille de Jésus s'aperçurent que, en même temps qu'eux, des scribes étaient venus de Jérusalem. Peut-être que ceux-ci n'étaient pas encore arrivés à comprendre le message de Jésus ; ils étaient pour le moment frappés que Jésus n'accueille pas que des malades, mais aussi des possédés, et étaient convaincus qu'il chassait les démons sous l'autorité de Béelzéboub, Prince des démons.

Arrivée à la maison, la famille constata qu'elle ne pouvait pas y entrer, car elle était pleine de monde. Ils durent prier les gens de faire courir de bouche en bouche la nouvelle que sa mère et ses frères l'attendaient dehors !

Le refus de Jésus

La nouvelle parvient aux oreilles de Jésus, assis au milieu d'une foule qui l'entoure et l'écoute, ravie et silencieuse : « *Voici ta mère et tes frères sont dehors et te demandent* », lui disent-ils. Sans perdre son calme et sa concentration, Jésus répond en trois temps, dont nous chercherons à

préciser le sens.

Voici la première de ses affirmations :

« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? »

Jésus parle à haute voix, afin que les autres aussi puissent réfléchir sur la question en même temps que lui. Il se rapporte à sa propre existence, celle d'un bâtard – j'emploie presque toujours le mot populaire pour ne pas atténuer le sens – né d'une femme mise enceinte par un homme qui n'est pas son mari et qui n'aura pas la possibilité d'en être le père, une femme enceinte par viol.

L'enfant dont elle accouche est celui qu'elle ne voulait pas, et pour lequel elle a conjuré Dieu de ne pas lui donner vie, enfant qu'elle voulait voir mort avant qu'il ne naisse car, vivant, il aurait été un enfant aussi bien sans père que sans mère. Mais elle accoucha de lui vivant et en prit soin comme une mère. Elle ne put pas, cependant, lui assurer la condition propre à un enfant libre et reconnu. Il devait purger dans sa condition sociale la peine due au péché du père et de la mère pour l'avoir conçu dans le péché.

Jésus savait que sa mère venait chez lui pour le prier de revenir vivre chez elle, comme jadis. Et il savait aussi qu'elle avait dû intervenir afin de calmer la colère de ses autres enfants contre lui, et d'obtenir de le reconduire avec certains ménagements, quitte à le ramener de force s'il s'opposait à venir. Mais son retour n'aurait pas pu changer la condition de subordination de son existence. Jésus n'alla donc pas rencontrer sa mère, qui l'attendait.

Mais,

« Jetant les regards sur ceux qui étaient assis autour de lui : voici, dit-il, ma mère et mes frères ! »

Jésus est un individu illégitime, dans la mesure où il est né d'une femme fécondée par un homme qui n'est pas son époux. Il n'a donc pas de frères. Mais il sait que toute union de l'homme avec une femme ne pourrait pas aboutir à la naissance d'un enfant si Dieu n'eût pas été présent par l'acte de création qui sous-tend cette union.

La création est de l'ordre métaphysique de l'être, la génération de l'ordre physique. Chaque individu suppose ces deux actions, de Dieu et de l'homme. Il en ressort une différence profonde dans la prise en considération de l'homme. Si l'on groupe les hommes à partir de la génération d'un couple, on aura autant de classes que de couples : classe des frères, des cousins, des parents, comme aussi des compatriotes ou des étrangers. Mais si on demeure au niveau de la création, tout homme fait partie de la même existence, comme il est de la même nature : tout homme étant créé par Dieu, tous les hommes sont des frères. Disons-nous alors qu'ils sont de la même nature que Dieu qui les a engendrés ? Non, mais qu'ils participent du même être que celui qui les crée, de même qu'ils héritent de la même nature que ceux qui les engendrent.

Ils sont des frères dans l'être.

On peut affirmer que Jésus au moment où, en refusant de rencontrer sa mère, il jette son regard sur ceux qui l'entourent, a été éclairé par le parole de la Genèse : « *Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu : il créa l'homme et la femme* » (Gn 1: 27). L'homme est donc une participation de l'être, dont Dieu est. Un homme est frère de celui qui vient de la même mère et du même père que lui, mais il est aussi, à un niveau plus profond, un avec tout homme, dans la mesure où tout homme vient de Dieu. Le regard que Jésus jette sur les gens qui l'entourent en les reconnaissant comme frère ou sœur est conforme aux paroles des Écritures qui définissent l'homme comme participation de Dieu. Et il se retrouve frère d'hommes qui viennent de générations dans lesquelles la sienne ne s'inscrit pas. Ils sont tous frères parce que tous viennent de la même source de vie.

Jésus ne chasse pas sa mère, mais la laisse en attente de la compréhension de son existence. J'aime suivre le regard de Jésus et il me réjouit en découvrant que des étrangers l'entourent, se serrant autour de lui com-

me formant un berceau : la solidarité humaine, par laquelle chaque homme est frère de l'autre.

Venons-en à sa troisième parole :

« Car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère ».

Y a-t-il un procédé argumentatif dans l'articulation de ces trois propositions ? Je le pense. Dans la première, Jésus doute sur l'identification de sa mère. Est-elle la femme qui l'a engendré ? Oui, au niveau physiologique.

Mais Jésus a été investi d'une génération qui sous-tend celle de Dieu, qui partage avec lui son être et sa propre image. Dès lors sa mère sera plutôt celle qui reconnaît en l'homme l'incarnation de l'image de Dieu. Son être relève en première instance de l'acte de Dieu. C'est en cela que Jésus reconnaît sa mère dans ceux qui l'entourent comme dans un berceau. Il n'appelle pas mère la femme qui l'a engendré, mais celle qui reconnaît en lui l'image de Dieu.

Évangile, ou théologie ?

On vient d'affirmer que Jésus naît à la fois de la femme et de Dieu, sans que cette deuxième genèse fasse de lui Dieu, car l'une et l'autre sont constitutives de l'homme, la première au niveau biologique, la seconde, pourrait-on dire, au niveau métaphysique. Cette conclusion cependant paraît être en contradiction avec l'affirmation des évangiles que Jésus est à la fois Dieu et homme. Il suffit de nous rapporter aux ultimes paroles de l'évangile de Jean : « *Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu* ». (Jn 20: 31). La contradiction existe donc, mais il faut en déterminer la portée.

Le mot « Christ » est grec, et signifie « oint ». Dans la Bible, il est attribué à tous ceux que Dieu envoyait avec une mission de salut. Ceux-ci, souvent, n'étaient pas seulement nommés « oints » mais faisaient aussi l'objet d'une véritable onction rituelle. Le mot grec correspondait au mot hébreu « Messie », dont le sens est « envoyé ». Leurs sens sont différents mais pas en opposition, susceptibles, au contraire, d'être unis : l'homme oint pour être envoyé. Celui-ci était presque toujours un homme de la génération d'Abraham mais parfois non, comme dans la mission que Dieu donne à Cyrus de

libérer le peuple d'Israël déporté à Babylone. Bien qu'il ne reconnaisse pas le Dieu d'Israël, le grand général était appelé par lui avec le titre de « Messie » (Christ).

Il faut souligner que la mission d'être envoyé comme Christ conférait à l'homme une dignité qui ne changeait pas sa nature humaine. À la rigueur, il aurait convenu d'affirmer la même chose pour Jésus. Mais, chez Paul et dans les évangiles, la personne de Jésus est soumise à un processus de sublimation par lequel elle dépasse les limites de la nature humaine. Sans doute parce qu'elle exigeait qu'il meure pour que la mort soit rachetée, permettant à l'homme le retour à son immortalité d'origine.

Jésus est un homme qui, par sa naissance, est dans une condition divine d'existence, mais les écrivains vont au-delà de la mission conférée par Dieu à Jésus comme Christ. Ils ne se bornent pas à décrire Jésus comme le prophète qui représente en lui l'homme violé dans sa naissance par le péché, qui s'offre par sa mort en expiation du péché et qui se montre comme l'homme retourné à la condition originelle d'immortalité, mais comme l'homme engendré par Dieu sans aide de l'onction du prophète, qui meurt en rédemption expi-

atoire du péché de tous les hommes, qui est le premier homme qui revient à la condition originelle d'immortalité.

Je dirai plus : leur Jésus n'est pas l'homme devenu Dieu, mais Dieu qui devient homme, afin que les hommes retournent à leur condition originelle d'immortalité. Ce qui apparaît le plus étrange, le plus sujet à doute en tout cela, c'est que l'homme parvenu à l'accomplissement de cet événement de salut se trouve encore homme qui, pour parvenir à l'accomplissement de l'événement

en lui, doit attendre de devenir Dieu ! Je serai porté à affirmer que les évangiles, au lieu d'être une parole d'annonce du salut, sont l'élaboration d'un système de salut, donc d'une théologie et d'une philosophie de salut.

Il demeure difficile, pour ne pas dire impossible, pour moi de répondre à l'invitation de Jean de croire que Jésus est le Christ sans m'attarder à examiner par la raison si le système de foi me permet d'y croire. Et croire ou ne pas croire dépendraient alors de la seule raison.

Le 4 mars 2008